

Emma Dante, révélation italienne

L'auteure et metteuse en scène présente au Rond-Point deux pièces qui plongent dans sa ville de Palerme

L'Italie affiche une belle présence sur les scènes parisiennes. Alors que l'Odéon-Théâtre de l'Europe présente *L'Eventail*, de Carlo Goldoni, dans une mise en scène de Luca Ronconi (*Le Monde* daté 13-14 mai), le Rond-Point propose *Vita Mia* et *Mischelle di Sant'Oliva*, deux spectacles écrits et mis en scène par Emma Dante. Passer de l'un à l'autre offre l'occasion, rare, de vérifier la vitalité du théâtre en Italie, et de faire un saut, générationnel et esthétique.

A 74 ans, Luca Ronconi est un maître qui dans ses mises en scène magnifie la tradition, comme le fit Giorgio Strehler, à qui il a succédé au Piccolo Teatro de Milan. A 40 ans, Emma Dante, la Sicilienne, veut en découdre. Elle le dit d'ailleurs : « *Mon théâtre est un animal rôti au four, un cochon, une pièce de viande qui doit être découpée soigneusement et servie avec un bon vin rouge.* »

Ce théâtre-là a tout pour séduire ceux qui aiment Pippo Delbono. C'est celui de la vie qui bat comme un cœur affolé et s'offre dans sa nudité impulsive. Un théâtre où les comédiens sont avant tout des personnes, avec leur poids de chair, souvent tripes à l'air. Mais la comparaison s'arrête ici. Pippo Delbono puise aux marges de la société, Emma Dante plonge au cœur d'une société. Celle de Palerme.

Tout est là : dans cette ville qui colle à la peau de la jeune femme. Elle y est née, elle l'a fuie quand elle avait 20 ans pour devenir comédienne hors de l'île, et elle y est revenue en 1990 parce qu'elle ne pouvait pas s'en passer. Depuis, elle a fondé sa compagnie, Sud Costa Occidentale, et acquis, en une

poignée de spectacles, un statut d'invitée privilégiée dans les festivals, en Europe et ailleurs. Au Rond-Point, on peut voir les deux spectacles d'Emma Dante dans la même soirée. Ce qu'on ne saurait trop conseiller. Si différents soient-ils, l'un et l'autre se complètent. Ce sont deux portraits d'amour-monstre : celui d'une mère dans *Vita Mia*, d'un père dans *Mischelle di Sant'Oliva*. La mère est obsédée

par l'idée qu'un de ses trois fils pourrait mourir. Le père, hanté par le souvenir de sa femme, qui l'a quitté.

Vitalité effarante

Deux histoires vieilles comme le monde. Mais le monde est petit, à Palerme : renfermé sur lui-même jusqu'à la nausée, pétri de superstitions qui maquillent l'angoisse, de noirs désirs qui ne s'avouent pas,

et d'une folie contenue qui éclate sans prévenir.

Tout cela, qui pourrait n'être que clichés, est transcendé dans le théâtre d'Emma Dante par une vitalité effarante. Et c'est là que la dame s'impose. Il lui suffit de presque rien : un lit dans *Vita Mia*, deux chaises dans *Mischelle...* Mais c'est fou ce qui peut se passer dans cet espace étroit où s'inscrit le quotidien. Trois garçons tour-

nent autour du lit (l'un à vélo), en riant des plaintes de leur mère. Ils sont adultes, traînent à la maison en pyjama, faute de travail, et parlent de foot ou du carnaval. Mais bientôt ils sont entraînés par leur mère dans une sarabande démente – celle de la collusion de la vie et de la mort, qui transforme le lit en un catafalque d'émotions. Et vous, en face, restez cloué par l'explosion d'amour et d'angoisse.

Dans *Mischelle di Sant'Oliva*, on retrouve la même montée en puissance du jeu, nourrie par un dialecte palermitain cru, direct. Ici un père, prostré devant sa fenêtre depuis dix ans, sans un regard pour le fils qu'il a eu avec la belle Française blonde, danseuse à l'Olympia, qu'il a ramenée en Sicile et qui est partie parce que, dit-il, il ne voulait pas qu'elle aille danser en discothèque.

Le fils écoute le père et ne le croit pas. Il se plie à ses jeux morbides – tenter de se pendre, et renoncer – puis met une robe et se prépare à aller travailler sur les trottoirs de Sant'Oliva, le quartier des prostituées de Palerme, où sa mère aussi travaillait. Comme dans *Vita Mia*, arrive un moment hallucinant où le père et le fils dansent. Tous les deux se lâchent, le fils trop rond dans sa robe qui le boudine, le père ventre à l'air, vieilli et flasque. Trop de chair inutile, disent ces deux corps. Ou, plutôt, ils le crient dans leurs mouvements frénétiques, comme l'aveu enfin exprimé du secret et de la lâcheté. ■

BRIGITTE SALINO